

Histoire et utopie au Prix Marcel Duchamp



Maja Bajevic | © Marc Lenot

Comme l'année dernière, les quatre finalistes du Prix Marcel Duchamp sont exposés au Centre Pompidou (jusqu'au 8 janvier) avant la sélection du lauréat le 16 octobre, et ce de manière moins artificiellement cohérente que l'an dernier (« ils s'intéressent à la complexité du langage... »). La première salle est celle de l'artiste franco-bosniaque Maja Bajevic (que je suis depuis longtemps) : des hymnes révolutionnaires, un monticule de terre en jachère, des lampes clignotantes (en morse ?), un livret reprenant des textes historiques sur l'utopie, de Thomas More à André Gorz en passant par Maïakovski, un écran de télévision mêlant science-fiction et publicités consuméristes des années 50. Plutôt qu'une vaine reconquête du sens, j'y vois un tombeau mélancolique des utopies, sur lequel même les fleurs ne poussent plus, un parfum désespérant de fin d'un monde, une forme de résignation triste devant la globalisation macronienne.

En diagonale, le couple franco-libanais Joana Hadjithomas & Khalil Joreige (dont je suis aussi le travail depuis longtemps) plonge dans l'histoire, dans l'archéologie : ayant fait réaliser des carottages à Beyrouth, Athènes et Paris, ils révèlent l'histoire, la préhistoire et la géologie de ces villes, tant par des longues (6 mètres) images commentées aux murs que par une quinzaine de tubes de verre suspendus où s'empilent ces extractions. Cette opposition entre vertical et horizontal, entre sculpture et image plate, entre matière et représentation, entre brutalité muette des cailloux et élégance des commentaires historiques manuscrits, construit une installation fascinante que complète une vidéo de chantier (qui évoque le ballet des camions vers la fin de leur film *Je Veux Voir*). On relit ici l'histoire de l'homme dans ces villes (et ses ruptures, ses absences : « argile dans un bel état montrant que Beyrouth, de la période antique aux Ottomans, fut abandonnée ») et on remonte jusqu'à la pierre brute, avant l'apparition de l'homme. De cette archéologie du passé, que pouvons-nous apprendre ? L'archéologie est parfois une arme de propagande, et la manière dont on l'instrumentalise (de Napoléon III et Alésia aux mythes sur les rois David et Salomon). Nous avons ici davantage une méditation historique, une interrogation sur notre civilisation, sa fragilité et ses racines.



Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, *Discordances / Unconformities* | © Marc Lenot

La pièce de Charlotte Moth, dans un autre voisinage, aurait suscité un certain intérêt; mais montrer ici, à côté de l'installation magistrale de Hadjithomas & Joreige, quelques statues poussiéreuses sorties des réserves de la Ville de Paris ne fait pas le poids : nostalgie un peu simpliste et jeu d'éclairage un peu vain. Quant à Vittorio Santoro, son travail paraît complètement décalé par rapport aux trois autres : une installation avec tous les poncifs abscons du post-modernisme. Le plus drôle sont les slogans affichés sur des drapeaux ailleurs dans la ville : mon préféré est » « Avant » se trouve après « Après » « . Fermez le ban !